

La Chine en direct

Désir de rigueur et d'indépendance, éloge de la souplesse et de la sensation musicale de la langue, actes de lumière contre tous les obscurantismes... Jamais la pensée chinoise n'a été plus proche de nous

■ Philippe Sollers



pour préparer une action d'autant plus efficace qu'elle surgira d'un vide entièrement disponible. Il peut faire craquer psychologiquement le tyran le plus endurci, provoquer un choc d'évidence chez son interlocuteur, écouter non seulement avec l'oreille et l'esprit, mais surtout avec son énergie unifiée interne.

On comprend qu'il soit redouté par tous les tireurs de ficelles : « Son langage déborde d'imagination, il ne suit que sa propre inspiration, de sorte que les puissants n'ont jamais pu faire de lui leur instrument. » Comme il a interrompu en lui toute servitude volontaire, comme son action, justement, est involontaire (elle ne vient pas de lui mais du Ciel), on peut dire qu'il « vole sans ailes » ou qu'« il marche sans toucher terre ». Il ne répond pas aux questions, il invente une fiction où la vérité se révèle. Il ne veut que ce que veulent les transformations.

l'opposé du déferlement réaliste et naturaliste des romans chinois, lit Proust. Il vous reste, pour continuer un acte de lumière contre tous les obscurantismes violents en cours, à vous immerger dans un volume monumental et déjà indispensable, *La Peinture chinoise*, d'Emmanuelle Lesbre et Liu Jianlong. On pourra difficilement faire plus complet, plus riche, plus érudit, plus beau. Relations sociales, portraits, peinture de mœurs, peinture religieuse, peinture narrative et littéraire, peinture de paysage, peinture animalière : retrouvez mille sensations enfouies, prenez votre temps. Et admirez, d'entrée, ce détail d'un rouleau vertical attribué à Sun Wei (IX^e siècle), une encre et couleurs sur soie : *Portrait d'un lettré hautement affranchi*. Liberté, décision, calme, audace.

ÉTUDES SUR TCHOUANG-TSEU
de Jean-François Billeter.
Ed. Allia, 2002, 206 p., 20 €



« La Voie » (Tao). Calligraphies par Feng Xiao-Min

Récemment, dans ses *Léçons sur Tchouang-tseu*, Jean-François Billeter se donnait comme horizon « de remettre l'histoire des idées chinoises sous tension, de la remagnétiser. Il pourrait en résulter avec le temps un changement de perspective considérable ».

Et voici un premier résultat d'années de méditation, de traductions, de compréhension intime : *Etudes sur Tchouang-tseu*, livre admirable et incontournable, comme si la pensée chinoise fondamentale se mettait à vivre là, directement, sous nos yeux. On croyait la connaître, mais non, des tonnes de commentaires nous la cachaient en l'alourdisant, en la recouvrant d'obscurités et de clichés conformistes et intéressés. Tchouang-tseu ? La simplicité, la clarté, la subversion même. Un philosophe ? Sans doute, mais pas au sens où nous l'entendons. « *Les interrogations de Tchouang-tseu*, dit Billeter, communiquent avec les nôtres sur des points essentiels. » Une méthode nouvelle pour s'approcher de lui ? Oui, « *partir du texte, le retraduire et voir où il mène.* » Et voilà le grand art : montrer, en français, que ces dialogues, ces mises en scène nous parlent de notre vie la plus quotidienne, de notre liberté en acte, de notre soumission humaine, trop humaine, à la domination de tous les pouvoirs.

Dès le début (II^e siècle avant notre ère), « le Tchouang-tseu » est fragmenté, interprété, vite mis en perspective par ce que Billeter appelle « l'idéologie impériale », laquelle, selon lui, se perpétue dans son aveuglement jusqu'à nous. Un libre discours ne contient aucune justification du pouvoir *quel qu'il soit* ? Il faut donc le canaliser, le rendre religieux ou métaphysique, idéaliser son auteur, le simplifier, le transformer en conservateur éthéré (pour l'aristocratie lettrée) ou en relativiste sceptique, mystique, subjectiviste réactionnaire (pour les marxistes). Mais le problème

« A qui a la Voie,
tout vient
naturellement ; à qui
l'a perdue, rien ne
réussit plus »

n'est pas là. « *Dans sa vision des choses*, écrit Billeter, le social est en soi un mal inévitable, nécessairement régi par le mimétisme et par le conflit. Tchouang-tseu est pessimiste, mais il n'est pas cynique. Il n'enseigne pas que le prince a le droit, ou même le devoir, d'utiliser à ses propres fins la logique du pouvoir, comme l'ont fait les penseurs

« légistes ». En dépit d'un préjugé tenace qu'on nourrit en Chine depuis le début de l'ère impériale, Tchouang-tseu n'enseigne pas non plus l'indifférence à l'égard de ce mal. Il l'étudie au contraire de près parce qu'il estime possible de le défaire ponctuellement, d'abord en soi-même et parfois chez d'autres. C'est tout ce que peut faire l'homme, selon lui. C'est à la fois peu de choses et très considérable. »

Nous croyons de plus en plus que la société est tout, mais voici un asocial et un marginal actif qui intervient sur un point décisif provoquant un effondrement des illusions totalisantes. C'est bref, illuminant, souvent drôle, toujours imprévu. Le monde humain est contraint, borné, artificiel, mégalomane et calculateur, « *il regarde le ciel par un tube de bambou* ». L'homme qui suit la Voie, lui, est naturel, nécessaire, spontané. « *Il a l'apparence d'un homme, mais il est vide comme le Ciel.* » Il est toujours en situation, il agit selon (ici, Billeter, qui est aussi à l'aise avec les Évangiles, saint Paul ou Wittgenstein, renvoie à Rimbaud, *Alchimie du verbe* dans *Une saison en enfer* : « *Donc, tu te dégages/ des humains suffrages/ des communs élans !/ Tu voles selon...* »). On ne peut pas le saisir, le cerner, le fixer. Surtout, il est sans intention préalable, il sait que l'enfer est pavé d'intentions, il peut « *rester assis dans l'oubli* »

transformations. Ainsi respire le vrai Tchouang-tseu, à la fois Ciel et homme, connaissant les deux régimes d'activité et vivant *selon*. Nul besoin de le définir comme « taoïste » (terme déjà tardif), nul besoin non plus de parler de « confucianisme », de « bouddhisme » (et pas davantage de « christianisme »). Confucius, d'ailleurs, est lui-même une énigme, à l'opposé de sa momification par les différents pouvoirs. Billeter va directement à eux, les imagine, les voit. Grâce à lui, le plaisir de les lire apparaît comme pour la première fois stimulant, frais, intact. Tchouang-tseu : « *Redresse ton corps, unifie ta vision et l'accord céleste viendra. Rentre ton intelligence, unifie ta tenue et l'activité merveilleuse viendra se loger en toi.* »

La Chine est là, désormais, tout près, elle nous interpelle, elle nous réveille en se réveillant. Ce n'est pas par hasard qu'on observe le même désir de rigueur et d'indépendance chez un Prix Nobel comme Gao Xingjian, louant la souplesse et la sensation musicale de la langue dans *Le Témoignage de la littérature* (Seuil) : « *Quand on pense en chinois, on peut très facilement dépasser définitions, analyses, déductions et raisonnements pour arriver tout droit au jugement et à la conclusion.* »

Même éloge de la musique chez Ying Chen, qui fait elle aussi l'expérience d'être des deux côtés à la fois, chinois et français, ce qu'elle raconte de façon très émouvante dans *Quatre mille marches* : « *Je voudrais que chaque phrase, sinon chaque mot, ait un sens double ou ambigu, tout en étant clair et direct. Car c'est ainsi que je perçois la réalité.* » Elle vit au Canada, elle repense à Shanghai, elle écrit directement en français, elle donne envie d'écrire en chinois (concision, rythme, souffle, couleur). Billeter révèle un Tchouang-tseu inconnu des Chinois eux-mêmes, Ying Chen, à

QUATRE MILLE MARCHES
de Ying Chen.
Seuil, 110 p., 14 €.

LA PEINTURE CHINOISE
d'Emmanuelle Lesbre et Liu Jianlong.
Ed. Hazan, 480 p., 135 €.